

LES PROFESSIONS DE FOI BONAPARTISTES

Les avez-vous lues ? Elles sont toutes les mêmes, les professions de foi des bonapartistes, même style, même boniment, mêmes mensonges.

Il semble cependant, qu'un reste de pudeur se soit emparé des candidats bonapartistes ; car, en parcourant ces morceaux de prose électorale, où l'on devrait trouver des protestations de dévouement et de fidélité à la famille de Chislehurst, on est étonné d'entendre parler de *Souveraineté populaire, d'Appel au peuple*, piège grossier sous lequel ils dissimulent leurs honteux attachements.

L'Appel au peuple ! trois mots qu'ils répètent sans cesse, et qui sont, sur leurs lèvres, une violente injure au bon sens, et aux plus vulgaires notions de la souveraineté populaire.

Les trois candidats qui ouvrent la marche dans la feuille qui les patronne, sont ceux qui se présentent dans le canton de Pons : MM. Ardoquin, Castel et Geoffroy.

Examinerons-nous les titres de ces trois messieurs à la reconnaissance de leurs concitoyens ? Ils ne sont pas nombreux ; et ce n'était leur bonapartisme avancé, on ne trouverait rien dans leur passé qui permette de distraire celui-ci, de ses cures médicales, d'arracher celui-là à ses minutes et à ses expéditions ; et de faire du troisième, giroquette élégante, par exemple, — un conseiller d'arrondissement.

Le docteur Ardoquin a administré pendant quelque temps, la commune de Pons, et les sympathies qu'il a rencontrées au milieu de la population Pontoise, ne sont pas longues à énumérer. Sans appui parmi ses administrés, sans appui au sein d'un Conseil municipal, soucieux des intérêts de la ville ; il fut obligé de donner sa démission ; et à peine, aux dernières élections, obtint-il de rentrer dans la nouvelle assemblée communale.

Toujours battu et ne se rebutant jamais, il lutta plusieurs fois contre le docteur Rigaud pour lui disputer un siège au Conseil général. Il échoua sans cesse ; les électeurs ne pouvaient s'empêcher de tenir compte, au docteur Rigaud, des services incontestables qu'il rendait à la contrée, durant son passage aux affaires. Aujourd'hui, M. Ardoquin revient à la charge ; le candidat éternellement battu, a oublié la réponse des électeurs de 1871. Qu'ils lui signifient donc, encore une fois, qu'ils n'ont pas besoin de son concours !

M. Castel ! celui-ci, c'est un pélerin de Chislehurst ! Son voyage en Angleterre pour déposer ses hommages aux pieds de son aîte sérénissime Badinguet IV, c'est là, la plus puissante recommandation qu'il ait à invoquer auprès des électeurs du canton de Pons. Ses capacités administratives, sa grande expérience des affaires, sont encore à connaître ; je le répète : il n'a qu'un

seul titre : c'est un pélerin de Chislehurst ! Est-ce un titre suffisant ? je ne le pense pas ; les électeurs diront comme nous ; ils laisseront M^e Castel développer en paix, auprès de ses clients, les hautes facultés de son intelligence.

M. Geoffroy qui emboite le pas à MM. Ardoquin et Castel, est un habile caméléon. Attaché à la fortune de l'Empire, quand l'Empire était tout puissant, il détourna bientôt ses regards avec horreur du régime qui nous avait conduits à Sedan. Au quatre septembre, et sous le gouvernement de M. Thiers, son langage faisait supposer qu'il était rallié à la République. Erreur ! toute sa politique est une comédie. Il va du côté où le vent souffle ; et il n'a jamais su lui-même à quel parti il appartenait.

Voilà tout son mérite ; triste mérite qui donne une piètre idée de l'homme placé sous le patronage du baron de Thenac.

Nous venons de faire connaître brièvement les titres des candidats de *l'appel au peuple* du canton de Pons.

Electeurs, vous laisserez à l'écart ces trois personnages bonapartistes ! Vous voterez pour les candidats républicains. Ceux-ci vous sont connus ; nuls ne servent vos intérêts avec plus de zèle et de dévouement ; vous ferez bonne justice encore une fois, des niaises imputations de rouges, partageux, dirigées par des adversaires aux abois, contre les candidats honorables que l'*Indépendant* recommande ; vous voterez pour M^e. Rigaud, Renaud et Coutant.

Arthur LANLAI.

P. S. ne parlez donc pas toujours de foin, Bonaparteux de mon cœur, dans vos réponses à l'*Indépendant* ; je sais bien qu'on ne quitte pas le râtelier chez vous, mais pourquoi le répétez-vous si souvent ?

Le Progrès a raison : M. Pelletan a eu tort d'établir un parallèle entre Eudes et l'Empereur Napoléon III.

Il est incontestable que le premier n'a jamais fait autant de mal à son pays que le dernier.

Tombons donc d'accord une fois avec la feuille de M. Eschassériaux ; cela ne nous arrive point trop souvent.

29 J^u 1876